

ayant eu des rapports quelque peu suivis avec nos compatriotes anglo-saxons, c'est que, jusqu'à ces tout derniers temps, ceux-ci éprouvaient, à l'endroit de notre langue, un mépris qu'ils ne se donnaient pas la peine de dissimuler. Qu'ils ne l'apprirent pas, cela pouvait se concevoir : on peut faire des affaires, même dans la province de Québec, sans entendre et parler le français. Mais que, ne sachant pas le premier mot de l'idiome dont nous nous servons, ils aient persisté (je parle, naturellement, de ceux qui, parmi eux, ont quelque culture intellectuelle), durant un siècle et demi, à croire et à dire que notre parler n'est qu'un vulgaire *patoâ* (ils veulent dire jargon), cela ne s'explique pas aussi aisément.

Cette opinion, où il entrait évidemment une forte dose de mépris pour un peuple conquis et abandonné par ses chefs naturels, sa noblesse, procédait surtout d'une profonde ignorance née de leur morgue naturelle et d'une inaptitude bien connue à l'étude des langues étrangères. Je ne parle pas ici, cela va sans dire, des quelques hommes de haute culture qui représentent chez nous la race britannique, mais de la masse de nos compatriotes anglo-saxons.

Médire de la France (avant l'entente cordiale) et surtout de Paris, la Babylone moderne, sentine de tous les vices; médire du caractère français, essentiellement léger (lisez corrompu), cela a toujours été le passe-temps favori des habitants des Iles Britanniques. Si vous croyez que ce passe-temps est dédaigné des Anglo-Canadiens, vous êtes dans une erreur profonde. Ceux-ci, néanmoins, veulent bien accorder que les Français de France, les Parisiens tout au moins, doivent savoir parler la langue française.

Pour ce qui est de nous, c'est une bien autre affaire. Dans leur esprit, nos ancêtres étaient, du premier au dernier, un ramassis de paysans grossiers, venus de quelque coin perdu de la France, n'ayant jamais eu l'occasion de s'instrui-